

Les Femmes de Lettres

ON parlait de Madame Marcelle Tinayre et de *la Maison du Pêché...*

Quelqu'un dit :

—Les femmes de lettres, si elles continuent de ce pas, vont battre, haut la main, les hommes de lettres.

—Allons donc ! objecta dédaigneusement un romancier psychologue.

—Dame ! Voyez les vitrines des libraires. Écoutez ce qui se dit dans les salons, dans les académies et, au besoin, dans les omnibus. Partout, on lit des livres de femme. Les journaux, les revues, les magazines sont de plus en plus enjolivés par des signatures féminines. Prenez garde, messieurs, prenez garde !

—Allons donc ! répéta le psychologue. C'est comme dans la chanson :

.. Prenez garde !
La Dame blanche vous regarde.

—A votre aise. Mais, tout de même, à votre place je serais inquiet. Voilà que les femmes s'emparent du théâtre, de la poésie, du roman, de la presse, bref d'une quantité de domaines où les hommes croyaient régner en maîtres.

—Hi ! hi ! ricana le romancier, une invasion de bas ble s...

—Monsieur, le bleu est une très jolie couleur. D'ailleurs, je ne m'inquiète point de la couleur des chaussettes avec lesquelles vous fîtes vos œuvres troublantes (oh ! combien !). Souffrez donc que je n'aie point souci de savoir si l'auteur d'un livre qui me plaît ou d'une pièce que j'applaudis est chaussé de soie azurée ou de fil bleu de ciel. Laissons donc, une fois pour toutes dans la friperie des rengaines cette vieille plaisanterie sur les bas. Renouçons, je vous en prie, à cette analyse des "dessous." On en a tant abusé, hélas ! dans les romans psychologiques ?

—Enfin, répliqua le psychologue un peu vexé mais bon garçon, je n'ai jamais souffert, pour ma part, de cette concurrence intellectuelle d'un sexe charmant dont les fantaisies sentimentales et les caprices compliqués m'ont

valu mes plus beaux succès de librairie. Les femmes, adorables jusque dans leur coquetterie, peuvent me faire du mal. Je ne leur en voudrai jamais. Non jamais, pour ces chères ennemies, ne tombera pas de ma bouche un reproche amer.

—A merveille. J'aime à vous voir dans ces excellentes dispositions. Tout s'arrangera. Et je ne vois pas, en somme, pourquoi les écrivains mâles ne vivraient pas en bonne intelligence avec les femmes qui écrivent.

—Il y a beaucoup de femmes qui écrivent, n'est-ce pas ?

—Enormément.

—Soit. Mais il ne suffit pas d'écrire. Il faut encore être initié aux secrets et aux roueries du métier. La Bruyère l'a dit : "C'est un métier que de faire un livre." Et celui-là s'y connaissait, je pense.

—Je ne sais pas ce que La Bruyère dirait de nos femmes de lettres si il revenait au monde. Mais, si vous me permettez de faire, moi aussi, des citations, j'oserai m'abriter derrière l'autorité de votre auteur, lequel a dit, amoureux, dans son chapitre des *Ouvrages de l'esprit* : "Elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche : elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée qui est délicate..." Tenez, si vous voulez vérifier l'exactitude de ces fines remarques, lisez, par exemple, la prose de Mme Myriam Harry.

—Ah ! oui, *Petites Epouses*.

—Parfaitement, *Petites Epouses*.

J'ai lu les *Petites Epouses*. Et je partage absolument l'opinion d'un critique qui a fait un vers à ce sujet :

Quelque chose comme un Loti qui serait femme.

—Il y a autre chose que du "Loti" dans l'exotisme féminin de Mme Myriam Harry. Evidemment, on ne peut pas s'aventurer aux pays jaunes sans risquer d'être ensorcelé par le sourire de "Madame Chrysanthème." Mais, croyez-moi, il y a dans le touchant et pittoresque roman de Mme Harry des nuances de pensée, de sentiment et de style qu'un homme, fût-il Pierre Loti, n'aurait pas trouvées tout seul.

—C'est possible.

—Et les femmes, depuis quelque temps ne sont pas moins admirables en vers qu'en prose. Les poèmes de Mme la comtesse Mathieu de Noailles ont conquis les lecteurs étrangers, en même temps qu'ils s'imposaient à l'attention des connaisseurs par un savoureux mélange d'artifice et de naïveté dont nous sommes incapables, nous autres pauvres hommes. L'Académie, séduite par je ne sais quel attrait de fraîche nouveauté, s'est occupée, pendant toute une saison du *Cœur innombrable* et de *l'Ombre des jours*. L'illustre Compagnie fut d'abord inquiète. Étant gardienne des traditions sacrosaintes, elle s'effaroucha de quelques innovations prosodiques, comme aussi de telle ou telle expression originale, insolite ou prime-sautière. Finalement les Quarante ont fait comme tout le monde. Désarmés par une grâce plus forte que tous les traités de versification, ils ont applaudi de tout cœur. Et l'on entendit, sous la Coupole, une rumeur de joie et d'enthousiasme, semblable à ce rire étincelant des Dieux qui retentissait en échos sonores sur les sommets olympiens.

—C'est vrai.

—Du reste, Mme la comtesse M. de Noailles, la triomphatrice d'hier et d'aujourd'hui, a remporté une victoire d'autant plus glorieuse que la lutte ne fut pas sans péril. De nombreuses rivales lui disputent la palme. Autour d'elle, j'entends frémir des lyres et des harpes, qui accompagnent un joli chœur de voix féminines. Mme